



Après le premier chapitre publié en 2021, on trouvera ici les deux derniers chapitres, consacrés au poète jésuite anglais Gerard Manley Hopkins (1844-1889)¹.

Ce brillant étudiant (Jowett, le grand helléniste, l'appelait « l'étoile de Balliol² »), après avoir été un adhérent du « Mouvement d'Oxford » qui ravivait dans l'anglicanisme, avec la tradition et la foi catholiques, la spiritualité fervente, ascétique, de l'antiquité chrétienne, sera reçu dans l'Église, à Birmingham, par Newman³. Après quelques mois d'attente et de recherche de sa vocation, enseignant à l'école de l'Oratoire, il se décide à entrer chez les jésuites. Les années de son noviciat et de ses études théologiques, passées en grande partie dans le nord du Pays de Galles, vont donner un aliment nouveau à la fois à son amour passionné de la nature et à ses tendances ascétiques. La méthode d'oraison ignatienne, avec son exploitation systématique de toutes les capacités de la psychologie humaine, encouragera et développera, tout autant que la lutte sans répit pour une totale maîtrise de soi, son exceptionnelle capacité d'observation, éprise des moindres détails dans les plus humbles choses, contemplées comme des créatures et des signes du Créateur.

Ainsi se préparera en lui le jaillissement d'une poésie ultra-personnelle, très différente du romantisme pieux de ses premières années. Dès son noviciat, il avait fait en principe le sacrifice de sa

1 Né anglican, converti au catholicisme à 23 ans, Hopkins mourut à 45 ans d'une typhoïde à Dublin. Il fait partie, entre Vladimir Soloviev (1853-1900) et Charles Péguy (1873-1914) des « figures » étudiées par Hans Urs von Balthasar dans *La Gloire et la Croix*, II (Styles), 2 (tr. fr., Paris, Aubier, 1972, p. 231-276).

2 Benjamin Jowett (1817-1893), traducteur de Platon, fut le « maître » admiré de Balliol College à Oxford. Le

« Mouvement d'Oxford », auquel s'associa John Henry Newman (1801-1890), s'attacha dans des tracts (d'où son appellation de « tractarien ») publiés de 1833 à 1841 à réinsérer l'Église anglicane dans la tradition apostolique.

3 Après sa conversion au catholicisme (1845), Newman (1801-1890) fonde à Birmingham en 1848 un Oratoire selon saint Philippe Néri (1515-1595) où il réside jusqu'à sa mort (sauf pendant son séjour à Dublin, 1851-1858).

vocation poétique à sa vocation religieuse. Mais, invité par un supérieur qui connaissait bien sa tournure d'esprit et pressentait plus ou moins, sinon son génie, un talent exceptionnel, il se reprendra à versifier, sur le thème proposé du *Naufrage du Deutschland* : un navire qui emportait vers l'étranger des religieuses chassées d'Allemagne par la persécution du *Kulturkampf*⁴.

Du premier coup, il se révèle alors dans une forme d'intensité, d'une hardiesse déconcertante, qui n'est qu'un monologue passionné, tour à tour ou à la fois déchiré mais exultant, face au Dieu qui se tait. Cette puissance insolite, qui rappelle invinciblement le livre de Job, et plus encore cette forme d'expression, si totalement neuve, décourageront toute intention, de la part de ses confrères eux-mêmes, d'une publication éventuelle. Mais la source qui avait jailli, d'une façon si subite et inattendue, ne cessera plus de le faire, par à-coups presque réguliers, mais toujours déconcertants, comme la rivière sacrée de Kubla Khan⁵.

Cette poésie ne connaîtra que deux lecteurs amicaux : Robert Bridges⁶, un ancien camarade d'Oxford devenu agnostique, mais resté son meilleur ami, et Richard Dixon⁷, un ecclésiastique anglican, historien de valeur, poète délicat, mais lui-même peu apprécié. Bridges également était un poète, de la postérité de Keats, mais virant à l'esthétisme, dont son *Testament de la Beauté* est l'expression raffinée, et quelque peu ésotérique.

Ces deux correspondants fidèles (c'est Bridges qui, une trentaine d'années après la mort de Hopkins, publiera son œuvre, encore totalement inédite⁸), malgré leur sympathie, resteront toujours perplexes devant cette poésie qui ne ressemblait à aucune autre. Dixon, peut-être mieux que Bridges lui-même, en percevra la

4 Le vapeur *Deutschland* a coulé en Mer du Nord au large de l'Angleterre en 1875. Il emmenait des émigrés vers New York. Parmi les victimes se trouvaient cinq sœurs franciscaines chassées d'Allemagne par le *Kulturkampf*, combat mené (en vain) par Bismarck de 1871 à 1878 pour limiter l'influence de l'Église romaine dans la société.

5 Allusion à un poème fameux de Samuel Taylor Coleridge (1772-1834) à la gloire de Xanadu, la capitale, irriguée par le fleuve sacré Alphée, de Kubilaï Khan, empereur mongol de Chine au XIII^e siècle.

6 Robert Seymour Bridges (1944-1930) a été poète lauréat en Angleterre de 1913 à sa mort, après avoir longtemps exercé comme médecin. *The Testament of Beauty* est un long poème philosophique, publié en 1929.

7 Richard Watson Dixon (1833-1900) fut proche des mouvements « tractarien » d'Oxford et préraphaélite. Il eut Hopkins comme élève et les deux hommes restèrent en relation épistolaire.

8 Une édition complète des œuvres de Hopkins n'est parue qu'en 1967.

qualité. Mais ni l'un ni l'autre ne pouvait prévoir l'effet de révélation qu'elle produirait dans les années 30 du XX^e siècle, quand Ezra Pound et T.S. Eliot⁹, la découvrant, en auront fait une des sources, peut-être la source majeure, de leur inspiration.

On peut dire que Hopkins représente, pour l'humanité post-chrétienne mais si profondément insatisfaite, du milieu et la fin de notre siècle¹⁰, un sursaut irrépressible de la redécouverte du monde en Dieu, mais en ce Dieu chrétien qui ne se rencontre que sur la Croix vers laquelle semble tendre la plus grande poésie anglaise après Wordsworth et Coleridge¹¹.

Est-ce à dire que l'admiration éperdue, sans réserve, que cette œuvre si longtemps non simplement méconnue mais inconnue a suscitée lors de sa tardive découverte, ne devra pas, tôt ou tard, connaître un certain recul de la critique ? Cette versification, d'abord, qu'il a redécouverte, ou cru redécouvrir, appuyée sur ce qu'il nomme le *sprun*¹², c'est-à-dire le seul compte des syllabes accentuées, quel que soit le nombre des autres, sans doute produit des effets heurtés, mais d'une force qui emporte tout en ses meilleures réussites. Mais ailleurs, et même parfois en celles-ci, la succession haletante de monosyllabes martelés peut y paraître étouffer tout rythme, à moins d'une lecture extrêmement savante. La recherche des mots rares, archaïques, quand ce ne sont pas des néologismes, en est une autre particularité indiscutable, productrice d'effets très inégaux.

Louis
Bouyer

Il faut ajouter que l'extrême concentration, chez lui, de cette attention aux impressions exactes des objets sensibles, laquelle est certainement à la base de ce que sa poésie, suivant en cela celle de Wordsworth et de Keats, peut avoir de plus suggestif,

9 L'Américain Ezra Pound (1885-1972) fait partie du mouvement dit moderniste au début du XX^e siècle, puis soutient le fascisme. Il parraine les débuts de son compatriote Thomas Stearns Eliot (1888-1965), lequel devient sujet britannique, se convertit à l'anglicanisme et reçoit le Prix Nobel de littérature en 1948. Louis Bouyer lui a été proche (voir ses *Mémoires*, Paris, Cerf, 2014, p. 78, b164, 206, 208, et *Lectures et voyages*, Paris, Ad Solem, 2016, p. 47, 48, 71).

10 Il s'agit ici du XX^e siècle. Les différentes typographies du manuscrit du

P. Bouyer montrent que ces études ont été reprises et complétées autour de 1980, mais avaient été mises en chantier bien avant.

11 Avec Coleridge, William Wordsworth (1770-1850) appartient à la première génération des romantiques anglais, qui survit à la seconde : Lord Byron (1788-1824), Percy Bysshe Shelley (1792-1822) et John Keats (1795-1821).

12 *Sprung* signifie littéralement « à ressort » ou « sauté ». *Sprung rhythm* a été traduit par « rythme éclaté », « abrupt », « bondissant »...

poussée si loin, et tendue à ce point, risque de produire un éblouissement où plus rien ne se distingue : comme une rétine bombardée sans merci se déchire et se décolle.

Certaines pièces, pourtant, sont d'une intensité dans leur simplicité profonde, vainquant tout ce que leur verbe peut avoir de torturé, voire de contourné, qui en fait des sommets dans l'expression de l'expérience poétique dont nous avons suivi la trace¹³, arrivée chez lui à un paroxysme qui est aussi plénitude.

Tel de ces sonnets nous découvre ou nous restitue ce sens de la grandeur de Dieu dont l'univers est plein à craquer, mais dont ce que nous en avons fait, comme Wordsworth le disait déjà, nous l'avait dérobée.

Nous bénéficions ici de traductions sans rivales, dues à Pierre Leyris dont l'habileté, mais bien plus qu'aucune habileté, triomphe d'une difficulté pour tout autre que lui décourageante¹⁴. Hélas, il n'a pas tout traduit, et l'on verra dès cette première pièce combien la bonne volonté la plus appliquée reste loin de ses transpositions qui sont des créations.

Dossier

Le monde est chargé de la grandeur de Dieu,
 Elle flambera comme d'un fleuret brandi
 S'accumule à en éclater, comme fuse l'huile
 Écrasée. Pourquoi donc les hommes ne reconnaissent-ils plus son sceptre ?
 Génération après génération a tout foulé, foulé,
 Et tout est flétri, trafiqué, embrouillé, chassieux ;
 Enfumé par l'homme, puant l'homme : le sol
 Est à nu maintenant, tandis que nos pieds chaussés ne le tâtent plus.
 Et avec tout cela la nature n'est pourtant pas épuisée ;
 Il vit la plus chère fraîcheur tout au fond,
 Et bien que les dernières clartés aient coulé au noir ouest,
 Oh ! le matin, au bord fauve de l'est jaillit –

¹³ Dans son *Religio poetae*, Louis Bouyer étudie Wordsworth et Coleridge, puis Shelley et Keats avant de terminer par Hopkins, mais commence par le poète « métaphysique » gallois Henry Vaughan (1622-1695).

¹⁴ Louis Bouyer (voir ses *Mémoires*, *op. cit.*, p. 74, 206, et *Lectures et voyages*, *op. cit.*, p. 117, 130) fut proche de Pierre

Leyris (1907-2001), traducteur en français de Shakespeare, Milton, William Blake, Melville, T.S. Eliot (entre autres). Sa présentation et traduction d'un choix de *Poèmes et proses* de Hopkins est parue chez le Seuil-Points (Paris) en 1957 et a été rééditée en 1964, 1980 et 2007.

Parce que du Saint-Esprit sur l'aplatissement

Du monde, perdure la chaleur cordiale et, ah ! les brillantes
[ailes¹⁵.

Tel autre sonnet est l'invitation passionnée à retrouver cette gloire qui a déserté la terre, d'abord dans ce ciel étoilé qui suscitait déjà le même réveil chez Vaughan (voici Leyris, Dieu merci, qui intervient) :

Regardez les étoiles ! Là-haut, regardez, regardez les cieux !

Ô voyez ce peuple de feu, tout ce peuple juché en l'air !

Ces faubourgs flamboyants, ces citadelles circulaires !

Ces puits de diamants enfouis aux bois ombreux ! Ces yeux de fée !

Ces froids parterres gris jonchés d'or, de vif or !

Cet alisier d'argent battu du vent ! Cette flambée d'ypréaux
[aériens !¹⁶ Ce fol envol

De floconneux pigeons épars dans la basse-cour apeurée !

Bon ! tout cela peut s'acheter : il ne faut qu'y mettre le prix.

Achetez donc ! Enchérissez ! – Comment cela ? – Mais par prière,

Par vœux, aumônes, patience. Ah ! regardez !

Regardez ce fouillis de mai tout comme aux branches du verger !

Ce bouquet de mars comme en ont les saules saupoudrés de
[jaune !

Tout cela, vraiment, c'est la grange ; oui, c'est là-dedans que reposent

Les gerbes. Dans leur clos ces palis¹⁷ de lumière

Abritent l'époux Christ, Christ et sa mère et tous ses saints.

Louis
Bouyer

Quand ces présences spirituelles ont réintégré notre vision de l'univers, le printemps redevient comme le signe par excellence de ce jaillissement irréprensible de la gloire de Dieu à travers ce monde où nous croyions l'avoir réprimé, comprimé irrémédiablement. (De nouveau, je dois retomber sur ma propre traduction) :

Rien de si beau que le printemps –

Quand pousse le cercle des herbes longues, légères, juteuses,

Les œufs des grives : cieux à fleur de terre, la grive

15 On peut comparer cette traduction, ainsi que les autres de Louis Bouyer dans ces pages, à celles de Jean Mambrino, s.j. (1923-2012), poète lui-même, qui, dans *Grandeur de Dieu* (Paris, Éditions Granit, 1980 ; réédition Orbey, Arfuyen,

2005) a traduit tous les poèmes de Hopkins non traités par Pierre Leyris.

16 Alisier : arbre qui produit de petites baies comestibles appelées « alises ». Ypréau : variété d'orme ou de saule.

17 Palis : clôture formée de pieux plantés les uns à côté des autres.

Elle-même à travers la ramure rince et perce l'oreille :
 C'est un éclair qui la frappe d'entendre ce chant ;
 Feuilles et fleurs du poirier, cristallines, brossent
 Ce bleu du ciel tombant : ce bleu où se précipite
 Telle richesse ! Les agneaux y bondissent à plaisir.
 Qu'est-ce que toute la sève de toute cette joie ?
 Un ruissellement de la terre en son commencement,
 Au jardin d'Eden ; aie-le, prends-le avant qu'il ne fane,
 Ne s'ennuage, ô Christ, Seigneur, et surisse¹⁸ de péché,
 L'innocence, le Mai intact des filles et des garçons,
 Enfant de la Vierge, sois leur choix, qui les fasse dignes de toi.

Après Wordsworth et Shelley, Hopkins a repris le thème de l'alouette, auquel il oppose d'une façon inattendue celui du mugissement de la mer, contrastant les deux ensemble aux clameurs lamentables de la ville moderne.

D'une oreille à l'autre, deux bruits trop anciens pour jamais
 Cesser tranchent – à droite de la marée rampant sur la plage,
 Fluant ou refluant, berceuse ou rugissement,
 Qui durera tant que l'une croîtra ou déclinera ;
 À gauche, à terre, j'écoute la montée de l'alouette,
 Son vif, frais, tournoyant écheveau d'élangs,
 Étroit ou tourbillonnant virevolte, répandant,
 Lançant sa musique, éclaboussante, en prodigue.
 Comme elles deux font honte à la médiocre ville :
 Comme elles évacuent notre temps sordide, putride !
 Elles, si pures ! La fierté de la vie, sa couronne sans prix,
 Nous l'avons perdue, qui réjouissait, charmaît sa primeur :
 Nos façons, nos détériorations défont jusqu'à l'ultime
 Poussière l'homme, le rendent à sa boue originelle¹⁹.

Le sommet de cette montée progressive de la glorification divine, triomphant au maximum du maximum de l'humaine désacralisation, semble atteint dans le poème sur le *Windhover*, le *kestrel*, le faucon royal. Pour Hopkins, dans la splendeur d'une créature soulevée, portée dans le ciel par le vent de l'Esprit auquel elle ne craint pas de s'abandonner, c'est la gloire du Christ, son signe révélateur qui se découvre. (Ici, Leyris de nouveau) :

18 Surir : devenir acide, aigre ou sur (sans accent circonflexe). 19 Traduction de Louis Bouyer.

À Notre Seigneur Jésus- Christ

J'ai surpris ce matin le mignon du matin, le Dauphin
Du royaume du jour, le faucon-phaéton de l'aube miroitée,
[comme il montait
L'air roulant, sous lui ferme, étale, et bondissait
Là-haut : pour quelles spires, de la rêne d'une aile nichée d'émoi,
[décrire
En son extase ! Et puis hardi, hardi, en plein ballant :
Tel le patin qui glisse à fleur de vire : élan
Puis plané rebuffait²⁰ le vent bouffant. Mon cœur blotti
Frémît pour un oiseau : ah ! quels parfaire²¹ et seigneurie !
Beauté brute, valeur, prouesse, oh ! panache, grand air superbe,
Ici de fondre ! Alors le feu que tu jettes, mais un million
De fois plus délicieux, plus périlleux, mon chevalier !
Point de merveille : c'est l'ahan qui fait le soc dans le sillon
Luire, et les braises bleu-blême, ah ! mon aimé,
Choir pour se déchirer, pour s'entailler d'or vermillon.

Nul pourtant de ces poèmes n'a livré ce qu'il y a de plus particulier chez Hopkins dans sa quête d'une beauté révélatrice à travers toute la gamme des créatures comme dans *Pied Beauty* (que Leyris traduit par « Beauté piolée²² »). C'est la recherche en chacun et la découverte de ce qu'il appelle l'*inscape*²³, c'est-à-dire cette particularité unique, quasi personnelle, qui fait de chaque chose creusée à fond, vue dans tout ce qu'elle a de plus essentiel, un signe indubitable de l'inouïe profusion de l'amour et de la gloire de Dieu.

Louis
Bouyer

Gloire à Dieu pour les choses bariolées,
Pour les cieus de tons jumelés, comme les vaches tavelées,
Pour les roses grains de beauté mouchetant la truite qui nage ;
Les ailes des pinsons, les frais charbons ardents des marrons chus,
Les paysages morcelés, marquetés – friches, labours, pacages ;
Et les métiers : leur attirail, leur appareil, leur fourniment.
Toute chose insolite, hybride, rare, étrange,
Ou moirée, madrurée²⁴ (mais qui dira comment ?)
De lent-rapide, d'ombreux-clair, de doux-amer,

20 Rebuffer : repousser avec mépris.

21 Infinitif substantivé pour désigner l'action de rendre parfait.

22 En vieux français : marqué de taches de couleur, bigarré.

23 *Inscape* est un néologisme créé par Hopkins, qui a aussi inventé *instress* : la

force qui fait la singularité de chaque chose et la rend perceptible. Hopkins a dit avoir trouvé ces deux concepts chez Jean Duns Scot (1266-1308).

24 La madrure est le veinage, parfois noueux, du bois.

Tout jaillit de celui dont la beauté ne change :
Louange au Père !²⁵

Après cela, son cantique de la moisson évoquera l'éternelle floraison, fructification de toutes choses qui sera le fruit de la Croix du Christ partagée :

L'été finit, barbare en sa beauté, les meules se dressent
Autour ; là-haut, quelles marches des vents ! Quels balancements
De sacs soyeux de nuages ! Y eut-il jamais plus libre, plus fantaisiste
Moulage de démoulage de cette farine étirée par le ciel ?
Me promenant, j'élève, j'élève cœur, yeux
Tout au long de cette gloire, pour y glaner notre Sauveur,
Et mes yeux, mon cœur, quels regards, quelles lèvres vous donnent
Tel salut d'amour en plus vraie, plus franche réponse ?
Et les collines où pend l'azur sont comme son épaule soulevant le
[monde
Majestueusement – comme un étalon piaffant, d'une suavité
[violette ! –

Ces choses, ces choses ont toujours été là : il n'y manquait
Que le voyant ; qu'elles se rencontrent seulement,
Et le cœur se sent des ailes toujours plus hardies
Pour pousser, bousculer la terre sous ses pieds²⁶.

La transition de ces chants de gloire vers la glorification de la Croix même peut se trouver dans cette élégie sur les arbres abattus par l'homme, signe s'il en est de cette folie meurtrière qui le rend insensible aux vrais dons de Dieu et nécessite le passage par la Croix, pour retrouver la gloire, en un monde, une humanité qui l'a pollué en se perdant elle-même.

Mes chers trembles, dont les cages aériennes étouffaient,
Étouffaient ou éteignaient dans les feuilles les bonds du soleil,
Vous voici tous abattus, abattus, abattus tous !
Du frais repli d'une entière rangée,
Pas un d'épargné, pas un
Qui dansait, sandalait²⁷
Une ombre nageant ou plongeant

25 Traduction de Pierre Leyris de nouveau.

26 Traduction de Louis Bouyer, de même que la suivante.

27 Le verbe sandaler est un néologisme calqué sur celui qu'utilise Hopkins.

Sur le pré ou sur la rivière, la rive où errait le vent agitant les herbes.

Ô si nous savions ce que nous faisons

Quand nous piochons ou tailladons,

Entaillons, torturons la verdure qui croît !

La campagne est si tendre

Au toucher son être si svelte

Qu'elle est comme cette balle luisante et voyante

Qui percée seulement n'est plus un œil,

Quoi que nous fassions même

Pour nous et la guérir.

Quand nous tailladons et piochons,

Ceux qui suivront ne pourront deviner quelle beauté fut !

Dix ou douze, seulement dix ou douze

Coups de hache ont déforesté

Ce lieu si spécialement beau,

Ce paysage champêtre, oui, champêtre,

Ce si suave, unique paysage champêtre.

C'est de là qu'il faut en venir, ou plutôt tomber, avec le sentiment soudain de voir la terre s'ouvrir sous ses pieds, à ces derniers et terribles poèmes de son enseignement à Dublin²⁸, de la séparation de tout ce qui lui était cher, de la maladie, d'une sensation de radicale impuissance – finalement de toute une profondément mystérieuse expérience de déréliction. On a l'impression que ce n'est pas seulement la Croix qu'il y a trouvée, mais la kénose, la mort totale et étouffante de la Croix de Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

Louis
Bouyer

C'est d'abord la protestation contre soi-même, contre la tentation suprême de *Carrion*²⁹ *Comfort* – « putride pâture », comme traduit Leyris : de la douleur sans fond où il serait trop facile de s'enfoncer et de se perdre, au lieu d'en faire, ou plutôt d'y reconnaître la seule voie vers Dieu, à la suite du Christ, ou mieux comme porté en lui.

Non, Désespoir, non, putride pâture, je ne veux pas me repaître de toi,
Ni dénouer, si lâches soient-ils, les derniers ligaments de l'homme
En moi, ni, à bout de misère, crier : « Je n'en peux plus ! ». Je peux,
Je peux quelque chose, espérer, souhaiter le jour venu ne pas choisir
[de n'être pas.

28 Hopkins est envoyé en 1884 enseigner le latin et le grec au University College de

Dublin fondé par Newman et y meurt cinq ans plus tard.

29 En anglais, *carrion* signifie charogne.

Mais ah ! terrible Autre, sur moi pourquoi, brutal, appesantir
 Ce pied droit briseur d'univers ? D'un bras-lion me presser ? Sonder
 De tes sombres yeux dévorants mes os contus³⁰ ? Et m'éventer
 Ah ! de quelle tempête au sol, fou de t'éviter, de m'enfuir ?
 Pourquoi ? Pour que vole ma paille, et gise mon grain net et pur.
 Oui, à ce van³¹, à ce tourment, et dès lors (semble-t-il) que j'ai baisé
 [la verge,
 Ou mieux : la main, los ! mon cœur a lampé force, dérobé joie,
 [comme il voudrait rire, acclamer !
 Mais acclamer qui ? Le héros qui m'a de sa poigne céleste atterré³²,
 [de son pied
 Foulé ? Ou moi, son adversaire ? Ô lequel ? Tous les deux ? Cette
 [nuit, cette année
 D'ah ! révolue noirceur, j'ai lutté, misérable, avec (mon Dieu !) mon
 [Dieu³³.

Mais c'est en fin de compte le chant, chant excédé, décontenancé, mais apaisé au sein de l'écrasement irrémédiable, subi, invité, de la patience salvatrice. Alors éclate l'éblouissant cantique de ce feu qu'est l'amour divin, soutenant toutes choses en même temps que les consumant, comme pour nous consommer dans la perte glorieuse à l'infini de sa propre gloire : « Que la nature, l'a-t-il intitulé, est un feu héraclitéen³⁴ et du réconfort de la Résurrection » :

Nuées-vesses-de-loup³⁵, touffes-charpie, vols d'oreiller
 Paradent, puis quel pourchas³⁶ sur le cours³⁷ d'air ! Lurons du ciel,
 Ils s'ameutent, cohutent³⁸ en joie. Ils vont scintillant en arroi³⁹.
 Contre ce crépi, cette chaux aveuglante, où qu'un orme s'arque,
 Lanières de jour et grément d'ombre s'enlacent, lancéolent⁴⁰,
 [s'adoublent⁴¹.

30 Contus : meurtri par des coups.

31 Van : panier en osier, utilisé pour secouer le grain et le séparer des impuretés.

32 Ici : jeté à terre, terrassé.

33 Traduction de Pierre Leyris, de même que la suivante.

34 Dans ses « Notes aux poèmes » (*op.cit.*, p. 207-208), Pierre Leyris justifie la référence au philosophe présocratique Héraclite d'Éphèse (vers 500 av. J.-C.) : « Hopkins intègre au christianisme la loi héraclitéenne du changement (comme on pourrait faire la loi chinoise des mutations) en gardant le feu comme élément fondamental ».

35 La vesse-de-loup est un champignon.

36 Pourchas : poursuite.

37 Cours est à prendre ici au sens d'écoulement ininterrompu.

38 Cohuter : néologisme inventé par Pierre Leyris à partir de cohue : foule en désordre.

39 Arroi : train, équipage.

40 Lancéoler : néologisme inventé par Pierre Leyris à partir de lancéolé : en forme de fer de lance.

41 S'adoubler : autre néologisme, signifiant former des paires.

À grand' liesse le vif vent fringant sangle, étreint, martèle la terre,
Nivèle les fronces de la tempête, parchemine bourbiers et ornières,
Dissipant le limon en pâte, en croûte, en poudre ; étanche, empèse
Ces légions de masques, de marques d'homme incrustées à fangeux
[fouloir.

Le feu de joie de la Nature arde⁴² à milliards ! Mais que s'éteigne
Sa plus avenante étincelle, sa préférée au soi fin-clair,
L'homme – aussitôt sa dent de feu, sa marque sur l'esprit s'annule !
Tous deux sont dans un insondable, tout est dans un énorme noir
Noyé. Pitié, indignation ! La forme humaine qui brillait,
Distincte, insulaire, une étoile, la mort l'oblitére ; de ses marques
Nulle, si tenace soit-elle,
Que vastitude n'estompe et temps n'efface. Assez ! Vienne la
[Résurrection,
Ce clairon du cœur ! Au loin, affres ; au loin, jours sans joie,
[prostration :

Sur ma nef qui sombre a brillé
Un rai, un fanal éternel. Chair, fane-toi ; restes mortels,
Échéiez⁴³ au ver légataire : brasier du monde, ne laisse que cendres :
Un éclair, un éclat de trompe :
Je suis tout d'un coup ce qu'est Christ, puisqu'il fut ce que je suis, et
Ce gueux, ce gag, pauvre tesson, chiffé, brindille, immortel diamant,
Est immortel diamant.

Louis
Bouyer

* * *

Plonger dans les poèmes de Hopkins après avoir suivi les étapes de cette redécouverte du sacré dans une suite de poètes venus soit d'une foi déteinte et comme épuisée, soit des différentes sortes d'incroyance de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e progressant, est une expérience singulière.

Car s'y révèle, chez un chrétien moderne dont la foi n'a jamais capitulé, qu'aussi bien le désespoir de l'homme sans Dieu peut revêtir pour lui un sens plus terrifiant encore que chez ce dernier, et, pour autant, le ressaisissement de ce « fond » de toute chose comme de l'âme humaine en acquérir une puissance de conviction sans pareille.

42 Le verbe arder : brûler, est tombé en désuétude et ne subsiste qu'à travers l'adjectif ardent.

43 Impératif pluriel conjecturé du verbe échoir.

Le brillant critique américain « sudiste » Marion Montgomery, dans son livre assurément passionnant mais d'une subtilité caractéristique de tout cette école néo-conservatrice à laquelle il se rattache : *The Reflective Journey toward Order*⁴⁴, nous présente Hopkins comme l'exemple même d'une foi inébranlée et inébranlable, qu'il oppose à ce qu'il considère comme les oscillations sans fin de Coleridge et ce qu'il croit discerner d'incertitude dans l'expérience de Wordsworth lui-même. Quoi qu'il en soit de la complexité de Coleridge, sur laquelle nous nous sommes expliqué, il nous faut avouer que nous ne pouvons pas plus le suivre dans sa vision d'un Hopkins sans problèmes que dans sa prétendue démonstration des doutes permanents de Wordsworth.

Celle-ci, tout d'abord, ne s'appuie que sur les dires répétés du poète touchant l'impossibilité de rendre pleinement, quels que soient les mots qu'il emploie, le contenu de son expérience. À quoi il faudrait ajouter son aveu que ce qu'elle comporte d'objectif n'est accessible qu'à une sensibilité particulière.

Mais nous ne voyons rien là qui justifie l'affirmation répétée du critique. Le second point revient simplement à dire qu'il faut des yeux adaptés à la lumière pour la voir, et non pas du tout que la lumière pourrait n'être qu'un produit factice, une illusion de l'organe de la vue. Et le premier point, en réalité, va droit à l'encontre de ce qu'on veut en tirer. C'est si l'expérience du transcendant comme tel pouvait s'exprimer facilement et totalement dans nos pauvres mots que son authenticité en deviendrait douteuse, et pas l'inverse !

Que dire alors de cette impression qu'on nous donne de Hopkins ? Il est clair qu'elle ne fait que répéter les explications naïvement apologétiques de tels de ses confrères, comme ceux qui ont produit l'étrange farrago⁴⁵ publié sous le titre *Immortal Diamond*⁴⁶. Tout leur effort s'y emploie à justifier la Compagnie,

44 Marion Montgomery (1925-2011), professeur et écrivain, fut l'ami des grands auteurs catholiques « sudistes » de son temps : Walker Percy (1916-1990) et Flannery O'Connor (1925-1964). *The Reflective Journey toward Order* [Itinéraire méditatif vers l'ordre] est paru en 1974 (Athens, University of Georgia Press) et a été réédité en 2008. La thèse est que le romantisme

commence avec Dante (1265-1321) et se prolonge jusqu'à T.S. Eliot, Hopkins n'étant qu'une étape dans le parcours.

45 Farrago : amas, fatras, bouillie...

46 *Immortal Diamond. Studies in Gerard Manley Hopkins*, publié en 1949 par Sheed and Ward (New York), est une collection, éditée par Norman Weyand, s.j., de neuf essais sur Hopkins par des jésuites.

ou plus exactement celles de ses autorités locales avec qui Hopkins eut à faire, de l'avoir compris de travers ou pas du tout, et par suite de l'avoir frustré, désemparé, en l'employant à des tâches pour lesquelles il n'était pas fait.

Entendons bien qu'il ne s'agit pas ici de condamner d'excellentes gens qui ont certainement voulu agir au mieux, mais que le curieux génie qu'ils avaient reçu déconcertait par trop pour qu'on puisse leur reprocher de ne pas l'avoir mieux utilisé et compris. Cela dit, le récent ouvrage de Bergonzi⁴⁷ qui, pour la première fois, nous donne, sinon toutes les données de cette singulière affaire, au moins les plus essentielles, dément totalement cette vision en rose de ce qu'il faut bien appeler le drame personnel de Hopkins.

Il faut donc reconnaître à la fois qu'il y avait sans doute chez Hopkins un trouble inné ou acquis de l'équilibre psycho-physiologique, et qu'il a dû être accusé non seulement par les conditions des ministères auxquels on l'a successivement affecté, mais par une application sans nuances de certaines méthodes de méditation, traditionnelles dans la Société de Jésus. Excellentes pour des psychologies saines, qui ne demandent qu'à être réglées et stimulées, elles peuvent se révéler plus délicates à appliquer à un être dont toutes les impressions sont pénétrantes et dont l'exigence envers lui-même frise le scrupule.

Louis
Bouyer

Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer ses premiers essais de poésie religieuse vraiment personnels, comme *Heaven-Haven* ou *The Habit of Perfection*⁴⁸, et tout ce qu'il devait produire à partir de l'ouverture, triomphale autant que déconcertante, de *The Wreck of the Deutschland*, jusqu'à ces « sonnets terribles » dont tout le thème n'est pas, comme dans *The Old Mariner*⁴⁹ de Coleridge, la mort dans la vie, mais certainement la vie dans la mort.

En revanche, s'il faut le regretter pour le bonheur terrestre de Hopkins, on doit avouer qu'il y a eu là un de ces enchaînements de providentielles erreurs dont le résultat peut justifier le *felix culpa*.

47 Bernard BERGONZI, *Gerard Manley Hopkins*, Londres, Macmillan, 1977.

48 *Heaven-Haven* est un jeu de mot sur *heaven* : ciel, paradis, et *haven* : havre, refuge. *The Habit of Perfection* peut se traduire : « L'habitude (où *habitus*) de la perfection »

49 Le titre exact est *The Rime of the Ancient Mariner*. Ce long poème raconte l'histoire d'un vieux marin qui expie le crime d'avoir tué un albatros, ce qui a entraîné le naufrage de son navire.

Plus précisément, ce qu'il aurait fallu sans doute à Hopkins, pour sa tranquillité sinon pour son œuvre toute à part, ce n'était certes pas la discipline, ou plutôt l'absence de discipline de l'Oratoire passablement chaotique à quoi la conjonction, désastreuse autant que ridicule de Newman et Faber⁵⁰ avait abouti, et où Newman eut la sagesse élémentaire de ne rien faire pour le retenir. Mais les jésuites anglo-irlandais de l'époque, et les seuls ministères, comme le seul type de formation, qu'ils pouvaient offrir, s'ils constituaient un moindre mal dans son cas, n'étaient pas non plus ce qui pouvait vraiment lui convenir. Les premiers poèmes que je viens de rappeler semblaient bien plutôt l'orienter vers la vie bénédictine la plus traditionnelle, telle que Newman lui-même l'a si bien comprise et évoquée. Malheureusement, à cette même époque, bien qu'il y eût des bénédictins, et fort honorables, en Angleterre, les circonstances d'une vie en pays de mission, sous des menaces toujours imminentes⁵¹, les avaient comme arrachés à leur propre vocation.

D'où d'abord, pour Hopkins, une formation qui aggraverait la tendance, déjà trop aiguë chez lui, non seulement à l'introversi-
Dossier
 on, mais à une hyper-conscience de chaque impression particulière, comme soustraite à tout ensemble organique, vraiment vital. C'est ce qui se lovra dans sa poursuite, passionnante mais affolée, de l'inscape, c'est-à-dire de l'exorbitation de tout objet particulier, voire de tout aspect particulier de quelque objet que ce soit. Et c'est elle encore qui l'amènera à poursuivre, dans son *sprung rythm*, la seule expression possible d'une concentration si intense... au risque, comme nous l'avons relevé, de tellement multiplier les accents particuliers que l'accentuation en soit comme écrasée sous son propre poids, la syllabe centrale, axiale dans un ensemble signifiant, se perdant sous le bombardement des accents secondaires. D'où un glissement du chant à la clameur chaotique, accompagnant l'explosion du sens.

Ajoutons à cela des occupations abrutissantes, décourageantes, soit dans un monde qui lui était congénitalement irrespirable,

50 Frederic William Faber (1814-1863), prêtre anglican d'Oxford, devenu catholique un an après Newman, fut envoyé par celui-ci fonder l'Oratoire de Londres.
 51 Après la dissolution des monastères sous Henry VIII à partir de 1534, les bénédictins britanniques se replient en

France et en Belgique. Ils en sont chassés par la Révolution et l'Empire et se réinstallent discrètement au Royaume-Uni où ils ne sont que tolérés jusqu'à l'« émancipation » très progressive des catholiques au cours du XIX^e siècle.

comme celui des *slums* des Midlands industriels⁵², soit dans une intellectualité académique en décomposition, de ce croupion d'université qui subsistait encore de la création avortée de Newman à Dublin. C'était plus qu'il n'en fallait pour que le malheureux Hopkins pût s'estimer comme en enfer dès ici-bas, à quoi il faut additionner encore le total inintérêt de ses confrères pour son œuvre poétique, voire l'incomplète sympathie même d'un ami de toujours comme Bridges, que ne pouvait compenser la seule et timide compréhension du bon Dixon.

Cahoté de la sorte entre des lieux et des tâches également inadaptés à ses dons, et qui avaient tout pour désarticuler une vie intérieure ardente mais d'un très précaire équilibre, cet étranglement de tout ce pour quoi il était fait allait avoir l'effet inattendu de le forcer à vivre à l'extrême fond de l'obscurité de la foi : juste là où elle ne s'approche que trop, pour une âme ainsi coupée de tout ce à quoi elle aspirait, de la tentation du néant. Ainsi donc, d'une façon paradoxalement providentielle, ce visionnaire d'un paradis anticipé allait être contraint à devenir, pour échapper lui-même à une espèce de damnation avant terme, le compagnon d'épreuve des âmes perdues par Dieu, et ce jusque dans le sursaut désespéré d'une invincible espérance. De son déséquilibre même, poussé au paroxysme par un milieu, une spiritualité qu'il ne pouvait faire siens sans en étouffer, Hopkins deviendra, non pas comme l'imagine Marion Montgomery, le chantre d'une foi intacte au sein d'un monde sans Dieu, mais bien l'écho de ses damnés volontaires jusqu'en la subsistance d'une foi qu'étrangle son obscurité, sans pourtant parvenir à l'étouffer.

Louis
Bouyer

Toutes ces épreuves font alors remonter en lui, non pas du tout comme chez les romantiques, ses prédécesseurs, une conscience suraiguë du monde de Dieu, mais bien du monde démoniaque qu'il est devenu par la Chute, tout en restant malgré tout, par-dessus et par-dessous tout cela, le monde que Dieu ne cesse de tenir dans sa main, fût-elle devenue comme doublement invisible.

D'où le prodigieux témoignage de sa foi : une foi qui, dans les « sonnets terribles » surtout, mais déjà dès le premier sursaut du *Naufrage du Deutschland*, s'affirmera comme foi en la vie trouvée,

52 L'industrialisation s'est développée dans la partie centrale de l'Angleterre (Midlands), autour de Birmingham, dès

le XVIII^e siècle. Les logements sommaires pour les ouvriers sont vite devenus des taudis (*slums*).

retrouvée dans la mort, et jusqu'à la mort de l'âme aussi bien que du monde.

* * *

Le premier poème que nous avons cité, sur la grandeur de Dieu, nous dit d'emblée le dernier mot de Hopkins : que le monde est littéralement « chargé » de cette grandeur, de cette gloire ! L'homme a eu beau, et aura toujours beau faire, non seulement pour éviter de s'en rendre compte, mais pour la flétrir, la recouvrir, l'obturer, c'est en vain. Quoi qu'il pense ou fasse, elle ne peut finalement que gicler avec une force d'autant plus irrésistible d'avoir été ainsi vainement, ridiculement ! comprimée.

L'impressionnante vision, si sereine soit-elle à première vue, des étoiles scintillant sans nombre, comme à la voûte même de la nuit, ou du printemps en cette inconcevable réapparition d'une vie qu'on croyait morte (Newman, dans son sermon sur le monde invisible, en a exprimé la surprise) confirme cette certitude que l'homme, en vain, s'obstine à détruire en lui-même.

Dossier

Le contraste entre le bruit de la mer ou, sur la terre même, le chant de l'alouette, et ces bruit indécents, grotesques, de la vie stupide que nous y menons, ne fait-il pas qu'accentuer cette certitude que le monde, silencieux en dépit de nos bavardages, ne cesse de proclamer ? Et ne suffit-il pas de considérer une quelconque créature libre, comme ce faucon royal, jaillissant dans l'aube du jour, à la fois sous la poussée et à la rencontre du vent qui le porte, pour réaliser en un éclair ce que pourrait être une humanité rendue par le Christ à sa vraie royauté, et se livrant sans détour à l'ouragan de l'Esprit ?

Mais est-il besoin de recourir aux plus exceptionnelles impressions ? Chaque chose, chaque détail des choses les plus humbles, pourvu qu'on s'y attache, qu'on en éprouve la sûreté triomphale de cet *inscape*, de cette figure unique du plan divin qui, en chacune, se révèle de façon sans analogue, dès qu'on est une fois attentif, est une suffisante signature du Créateur.

C'est jusqu'à l'automne, à première vue simple première (et d'autant plus mélancolique !) annonce de la mort, qui nous invite à pressentir, dans les meules où le blé, fauché, s'accumule,

comme dans ces nuages amoncelés par un vent déjà hivernal, la mutation qui n'ébranlera toutes choses créées que pour nous projeter avec elles à la rencontre de l'Incréé : comme si le monde n'avait attendu que notre apparition pour s'effacer, en sa beauté consommée et consumée, devant l'ineffable qui l'a fait et nous a faits pour lui seul.

Mais, par contraste, quelle tristesse que cette inconscience de l'homme qui, pour rien, pour un plaisir stupide, ou pis que cela pour quelque sordide intérêt, profane, détruit, sans même y penser, cette joie du monde en laquelle celle de Dieu s'offrait à nous !

Nous avons pu trouver là comme l'amorce de ces sonnets des dernières années à Dublin où, avec l'échec final à vues humaines d'une vie qui se voulait « consacrée », le comble de l'obscurité semble atteint, dans la conscience écrasante d'un désespoir intérieur qui rejoint celui du monde sans Dieu. De la sorte, si la foi y subsiste, comme c'est bien le cas assurément jusque dans *Carrion Comfort*, ce n'est que tout au fond de cette mort dans la vie du monde sans Dieu qu'elle retrouve la vie, mais ne la retrouve qu'une fois cette mort consentie.

Louis
Bouyer

Relisons-le :

Sur ma nef qui sombre a brillé
Un rai, un fanal éternel. Chair, fane-toi ; restes mortels,
Échéiez au ver légataire : brasier du monde, ne laisse que cendres :
Un éclair, un éclat de trompe :
Je suis tout d'un coup ce qu'est Christ, puisqu'il fut ce que je suis, et
Ce gueux, ce gag, pauvre tesson, chiffé, brindille, immortel diamant,
Est immortel diamant.

Ces deux derniers vers, jouant sur l'équivoque voulue de ce « feu héraclitéen » découvert en la nature comme son fond dernier, par l'âme brisée, disloquée, constituent le message de Hopkins : que c'est tout au bout de la nuit où nous sommes tous enfermés, mais y allant avec le Christ, que, derrière le feu dévorant du péché, de la mort et du Diable – en un mot : d'un monde damné –, subsiste, persiste le feu exaltant de l'esprit de vie : en le Christ ressuscité, comme dit le chant byzantin de Pâques, « par sa mort vainquant la mort et donnant la vie à ceux qui gisaient dans les tombeaux »...

Encore est-il essentiel de reconnaître ici ce qui fait le prix du témoignage de Hopkins, de ce croyant, aux plus désespérés des modernes incroyants. À l'ambivalence redoutable de ces analyses qui veulent saisir le sens du monde, mais de toutes choses non point en leur cohésion, mais en la pure individualité de l'inscape de chacune, l'absurdité finale de ce *sprung rhythm* qui s'abolit lui-même dans son martèlement offre le langage, ou plutôt le cri, de ce bouleversant évangile : que c'est précisément de la décomposition d'un monde cassé, en lambeaux, de par la communion où le Christ s'est établi avec lui en s'y livrant, en s'y perdant, que surgira la résurrection universelle. Car le seul amour plus fort que la mort est celui qui ne craint pas de l'accepter pour ce qu'il aime : amour, certes ! non de l'homme mais de Dieu seul, et pourtant de Dieu non seulement pour l'homme, mais en l'homme, jusqu'en sa nuit la plus épaisse, sa mort sans phrases.

(Texte édité et annoté par Jean Duchesne, exécuteur littéraire du Père Louis Bouyer).

Dossier

Louis Bouyer (1913-2004), pasteur luthérien reçu dans l'Église catholique en 1939 et devenu prêtre de l'Oratoire comme Newman, théoricien et membre actif du renouveau liturgique et de l'œcuménisme avant et après Vatican II, a enseigné la théologie, l'Écriture sainte et l'histoire de la spiritualité à l'Institut catholique de Paris et à l'étranger (principalement aux États-Unis). Il a publié quelque cinquante-sept livres dont la plupart sont réédités, et des centaines d'articles. Il est l'auteur d'une grande synthèse en neuf volumes (trois trilogies). Nommé membre de la Commission théologique internationale dès sa création, il a collaboré au premier numéro de l'édition en français de *Communio*. La meilleure présentation de son œuvre demeure celle qu'il a lui-même donnée dans un livre d'entretiens, *Le Métier de théologien* (1979, réédité en 2005 chez Ad Solem) ; et ses *Mémoires* sont parus au Cerf en 2014.